

Introduction

30

LE NÉGATIONNISME ÉCONOMIQUE

Fumer tue. Aujourd'hui, pratiquement plus personne n'en doute. L'Organisation mondiale de la santé (OMS) estime que plus de 100 millions de personnes sont mortes à cause du tabac au XX^e siècle. Pourtant, la nocivité du tabac est restée longtemps ignorée, pour de bonnes mais aussi pour de très mauvaises raisons¹. Dès les années 1930, des scientifiques allemands ont montré que fumer favorisait le cancer du poumon. Les nazis se sont emparés de cette découverte pour mener des campagnes antitabac teintées d'eugénisme. Hitler interdisait de fumer en sa présence ! Cette découverte, discréditée par sa récupération par les nazis, est momentanément tombée dans l'oubli. C'est seulement en 1953 que le *New York Times* a révélé, dans un article intitulé « Le cancer de la cartouche », une expérience montrant que le goudron des cigarettes provoquait un cancer mortel chez des souris². L'industrie du tabac, florissante, inquiète du retentissement médiatique de

cette révélation, redoutait de voir ses ventes chuter. Elle élaborait un plan de communication dont une note interne décrivait la logique : « Le doute est ce que nous produisons, car il est le meilleur moyen de rivaliser avec l'ensemble des faits présents à l'esprit du public. Du point de vue du public, le consensus est que les cigarettes sont, d'une certaine manière, nuisibles à la santé... Le doute est aussi la limite de notre produit. Nous ne pouvons malheureusement pas prendre une position qui s'oppose directement aux forces anticigarettes et dire que les cigarettes sont bonnes pour la santé. Nous n'avons pas à notre disposition d'information qui étaye cette affirmation. » En d'autres termes, à partir des années 1950, l'industrie du tabac savait qu'elle fabriquait du poison, mais pour continuer à le vendre elle décida de fabriquer un autre produit tout aussi dangereux : le doute à l'encontre des faits établis.

Ce négationnisme³ fut très efficace. Pour instiller le doute, l'industrie du tabac fustigeait la « pensée dominante » véhiculée par les articles parus dans les revues scientifiques. Pourtant, ces publications ont la particularité d'être passées au crible par les meilleurs spécialistes du domaine. Cette procédure est un des fondements de la démarche scientifique. Elle écarte les contributions incohérentes ou insuffisamment étayées par des faits. Peu importe, l'industrie du tabac affirmait que cette démarche avait surtout pour but de

museler toute dissidence. L'industrie du tabac s'érigait ainsi en rempart contre la « pensée unique » ! Elle soutenait que les scientifiques qui pointaient les dangers du tabac ourdissaient en réalité un complot pour ruiner l'économie américaine et réduire les libertés individuelles. Ces scientifiques n'étaient rien d'autre, selon elle, que des agents ou des complices du communisme international. Elle les discréditait en prétendant qu'ils étaient incapables d'expliquer pourquoi des personnes qui avaient fumé depuis leur plus tendre enfance pouvaient devenir octogénaire, oubliant sciemment que les études avaient « seulement » mis en évidence l'accroissement important du *risque* de développer des maladies graves chez les fumeurs. Elle rémunérait des experts, créait et finançait des centres de pseudo-recherche pour produire de la pseudoscience soutenant que la cigarette n'était pas véritablement nocive. Comble du cynisme, elle s'est attaquée à l'Organisation mondiale de la santé en mobilisant des petits producteurs de tabac des pays en développement pour renforcer son image d'industrie éthique et responsable.

Dans les années 1990, 46 États américains ont intenté des poursuites en justice pour ces agissements. L'industrie du tabac a accepté de payer plus de 240 milliards de dollars de dédommagement pour y mettre fin. Maintes autres poursuites et condamnations ont suivi. Entre-temps, le négationnisme scientifique abondamment diffusé par l'industrie du tabac a fait des millions de morts.

L'utilisation du terme « négationnisme » pour décrire les agissements des industriels du tabac peut sembler exagérée, voire déplacée. Il n'en est rien. Ce vocable renvoie au déni du génocide perpétré par les nazis à l'encontre des juifs lors de la Seconde Guerre mondiale. Il a aussi été utilisé à propos de la négation du génocide arménien par les autorités ottomanes pendant la Première Guerre mondiale. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'un déni des faits et des connaissances abondamment documentés par les historiens. Lorsque ce déni touche un domaine du savoir où la connaissance est établie sur des bases scientifiques, en l'occurrence celui de la médecine pour les dangers du tabac, il est parfaitement approprié de parler de « négationnisme scientifique ».

Les négationnistes de la connaissance scientifique ont des motivations diverses. Ils peuvent être appâtés par les largesses de puissants lobbies, agir sous l'influence de l'idéologie ou de la foi, viser une notoriété médiatique ou simplement vouloir se démarquer. Les exemples pullulent. Des créationnistes qui, à l'instar de Sarah Palin, candidate au poste de vice-président des États-Unis en 2008, affirment que les hommes et les dinosaures cohabitaient sur notre planète il y a quatre mille ans malgré toutes les preuves de leur disparition il y a plus de soixante-cinq millions d'années. L'ancien président sud-africain Thabo Mbeki a empêché l'accès aux traitements antirétroviraux de milliers de

personnes séropositives en prétendant qu'il n'y avait aucun lien entre le virus HIV et la maladie du SIDA. Il suspectait un complot initié par les grandes firmes pharmaceutiques occidentales afin d'écouler leurs soi-disant traitements. Il recommandait de se soigner avec des plantes, de l'ail et du citron. Il a été estimé que ce négationnisme médical serait responsable de la mort de 365 000 personnes entre 2000 et 2005⁴. On ne saurait oublier évidemment les climato-sceptiques qui, à contre-courant du consensus des climatologues du monde entier réunis au sein du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), sèment le doute sur la responsabilité des activités humaines dans le réchauffement climatique. Claude Allègre, ancien ministre de l'Éducation nationale de Lionel Jospin, est un des plus célèbres d'entre eux. Un jour, dans un accès de colère, Cécile Duflot, qui était alors secrétaire nationale du parti écologiste Les Verts, le traita de « négationniste climatique⁵ ». Elle retira ses paroles estimant qu'elles avaient pu paraître blessantes. Elle n'aurait pas dû se dédire, les climato-sceptiques sont effectivement des négationnistes climatiques.

En réalité, le négationnisme ronge toutes les disciplines : l'histoire, la biologie, la médecine, la physique, la climatologie... Aucun champ n'est épargné. Y compris l'économie. C'est même sans doute la discipline confrontée au négationnisme le

plus virulent. Ce n'est pas surprenant : en économie, les enjeux financiers sont plus importants que partout ailleurs, et les médias traitent en permanence de l'actualité économique. Le négationnisme économique peut donc rapporter beaucoup. Mais ses conséquences sont dévastatrices. À l'échelle de la planète, des politiques fondées sur des idées fausses se traduisent par des millions de chômeurs, autant de morts et l'appauvrissement de centaines de millions de personnes. Il n'y a pas que les mensonges sur les effets du tabac qui font des ravages. Le négationnisme économique est un fléau, il faut le combattre.

Peut-on cependant parler véritablement de négationnisme à propos d'économie ? Pour le grand public, un grand nombre d'intellectuels et de journalistes, et même certains économistes « dissidents » ou « hétérodoxes », l'économie ne serait pas une discipline « scientifique » comme la physique, la biologie, la médecine ou la climatologie. Selon eux, l'analyse économique se réduirait à des arguties théoriques, le plus souvent inutilement mathématisées et déconnectées de la réalité.

Ce jugement est erroné. Contrairement à une opinion trop répandue, ce n'est pas le sujet abordé qui permet de qualifier une discipline de scientifique ou pas⁶. Ce n'est pas parce que l'astronomie s'intéresse au mouvement des planètes et l'économie au devenir d'êtres humains que la première serait scientifique et la seconde ne le serait pas. Ce

n'est pas l'objet analysé qui importe, c'est la *méthode* employée pour valider les résultats qui distingue le savoir scientifique des autres formes de la connaissance. À ce titre, l'analyse économique est depuis longtemps une « science » comme les autres. Ses méthodes de validation, c'est-à-dire la manière d'accepter ou de refuser une conclusion, sont semblables à celles des autres disciplines scientifiques. Mais surtout, depuis plus de trois décennies, grâce à l'accès à d'immenses bases de données, à une démultiplication des capacités de traitement de l'information et à un profond renouvellement méthodologique, l'économie est devenue une science *expérimentale* dans le sens plein du terme.

Comme toute discipline de ce type, l'analyse économique contemporaine cherche à mettre en évidence des *liens de cause à effet*. Elle ne se contente plus de confronter des points de vue à l'aide de quelques chiffres plus ou moins pertinents (version *soft*) ou de faire des simulations à l'aide de modèles mathématiques plus ou moins sophistiqués (version *hard*). À l'instar de la recherche médicale, l'économie s'attache à bâtir des *protocoles expérimentaux* permettant de connaître les *causes* des phénomènes observés. Pour connaître l'efficacité d'un vaccin ou d'un médicament, la recherche médicale compare ses effets au sein d'un « groupe test » auquel le médicament a été administré à ceux d'un « groupe de contrôle » n'ayant subi aucun traitement (ou ayant subi des traitements à base de placebo). Tel est le

protocole expérimental standard pour savoir s'il y a un lien de causalité entre une intervention médicale et les effets observés.

Aujourd'hui, l'analyse économique procède de la *même* manière. Pour savoir si la dérégulation financière favorise la croissance, si le coût du travail a un effet sur l'emploi, si l'immigration crée du chômage, si les dépenses publiques relancent l'activité ou si la hausse des impôts la déprime ; et plus généralement pour toute question où l'on recherche un lien de cause à effet, l'analyse économique compare des groupes tests au sein desquels ces mesures ont été mises en œuvre, avec des groupes de contrôle où elles n'ont pas été mises en œuvre. Répétons-le, l'économie est devenue une science *expérimentale* dans le sens plein du terme.

Cette révolution expérimentale, largement méconnue, a produit des connaissances sur un grand nombre de sujets. Ces connaissances heurtent souvent de plein fouet les croyances ou les intérêts de partis politiques, mais aussi de syndicalistes, de patrons, d'autorités religieuses, de groupements professionnels, d'intellectuels, d'universitaires... Et beaucoup d'entre eux, comme les industriels du tabac, ont réagi en développant une rhétorique négationniste, propageant le doute sur les connaissances les mieux établies pour essayer de les remplacer par des impostures obscurantistes.

Comme toute rhétorique, celle des négationnistes de l'économie repose sur trois piliers.

Tout d'abord, l'*ethos*, en d'autres termes, la qualité de celui qui s'exprime. Il doit être compétent et afficher des valeurs morales irréprochables. Il est le défenseur du bien commun, des faibles et des opprimés, même si les arguments « scientifiques » n'abondent pas dans son sens. Deux figures émergent : l'intellectuel engagé, bienveillant, magnanime, désintéressé, mais néanmoins médiatisé ; et le grand patron qui connaît la réalité économique, crée des richesses et des emplois. La première partie de ce livre montre comment ces deux figures utilisent leurs autorités « morales » pour dénigrer la connaissance économique la mieux établie. Nombre d'intellectuels engagés, comme Pierre Bourdieu hier ou Michel Onfray aujourd'hui, ont une conception fantasmagorique de l'analyse économique. Ils refusent de s'y intéresser véritablement, persuadés qu'elle ne fait que servir la cause des classes dominantes. Ils prétendent défendre les faibles et les dominés, mais combattent des mesures qui pourraient améliorer leurs conditions.

Le grand patron, l'autre grande figure de l'*ethos*, prétend créer des richesses et des emplois, mais peut aussi à l'occasion s'opposer à toute mesure susceptible de réduire ses profits, très souvent aux dépens des consommateurs et de l'emploi en utilisant la rhétorique négationniste. De grands patrons, appartenant surtout au secteur industriel, savent « démontrer » aux autorités publiques les mérites

d'une politique industrielle dont l'État serait le stratège... et eux les bénéficiaires. Ils se protègent par tous les moyens de la concurrence. Ils défendent leur pré carré au détriment de la croissance et de l'emploi.

Le deuxième pilier est la désignation de boucs émissaires. En économie, il y a deux boucs émissaires emblématiques : pour les uns, c'est la finance, qui se gave sur le dos des honnêtes citoyens ; pour les autres, c'est l'État, qui dépouille le contribuable. Désigner des boucs émissaires, c'est mobiliser le *pathos*, en attisant l'émotion. Ce *pathos*, qui constitue la matière de la deuxième partie de ce livre, a évidemment pour but d'inoculer l'idée que l'activité de ces boucs émissaires est nocive. La plupart des hommes politiques, y compris tous les présidents de la V^e République en période électorale, affichent une hostilité sans borne au système financier, surtout si on lui accole l'adjectif « international ». Il en va de même pour les économistes « hétérodoxes », mais aussi pour le pape François. Nous verrons que l'analyse économique s'oppose à cette vision : la finance est utile, même très utile, mais, comme de nombreux autres secteurs, elle nécessite une régulation adéquate. La même conclusion s'applique à l'État et à son système fiscal.

Le troisième pilier est le verbe, le *logos*, c'est-à-dire l'art de construire le raisonnement. Le discours négationniste prend systématiquement

l'apparence d'un raisonnement logique, parfaitement structuré, capable de répondre à toutes les objections possibles. En économie, le discours marxiste a longtemps occupé ce créneau. Aujourd'hui, ce créneau se structure autour d'une filiation keynésienne, dans sa version optimiste, ou dans la lignée des prédictions catastrophiques de Malthus dans sa version pessimiste. Pour les keynésiens, les crises économiques se résolvent très simplement. Il suffit d'accroître la demande grâce aux dépenses publiques et des taux d'intérêt faibles. Les recherches récentes montrent que les recettes keynésiennes fonctionnent parfois mais pas systématiquement, leur maniement nécessite beaucoup de doigté et des circonstances favorables.

Le discours malthusien annonce au contraire des crises économiques récurrentes, se traduisant par la disparition inéluctable des emplois et un appauvrissement des masses laborieuses. À l'encontre de tous les résultats accumulés depuis plusieurs décennies par l'analyse économique, il préconise de réduire l'immigration et de partager le travail pour s'en sortir. Ce discours sur l'immigration est aujourd'hui porté principalement par le Front national, mais il était aussi celui du Parti communiste français dans les années 1980. L'idée qu'il faut réduire le temps de travail pour partager les emplois demeure vivace, surtout à gauche de l'échiquier politique. La CGT veut aller vers la semaine de 32 heures et Christiane Taubira a confessé qu'elle en rêvait.

Le négationnisme économique prospère en s'appuyant sur ces trois piliers. Et ses succès sont hélas incontestables. Cet ouvrage débusque les impostures. Il montre comment la révolution expérimentale apporte des connaissances indispensables pour décrypter le monde actuel et ne pas se laisser flouer par l'obscurantisme et la démagogie.

Mais il n'est pas facile de repérer ces connaissances, issues de la démarche scientifique, au sein des nombreux discours contradictoires dont nous sommes abreuvés. Les « experts » en tout genre, motivés par l'intérêt personnel ou l'idéologie, pululent. Inutile de compter sur eux. Les médias, sourcilleux de l'équilibre des points de vue, ne nous aident pas toujours. Le fort écho des climatosceptiques pendant de longues années après que la communauté scientifique a établi l'impact de l'activité humaine sur le climat en témoigne. Il existe pourtant des principes à respecter pour ne pas tomber dans les pièges du négationnisme. Le dernier chapitre les recense et offre un *mode d'emploi* à l'usage de ceux qui veulent démasquer les imposteurs. Les contes de fées nous rassurent, mais la connaissance nous donne les clefs pour comprendre. Sachons d'abord la reconnaître pour agir en conséquence.